

**COMMENT DISSOUDRE L'ETHNICITÉ DANS LA CONSANGUINITÉ  
LES VIEUX D'UNE MAISON DE RETRAITE DE LA COMMUNAUTÉ  
JAPONAISE À SÃO PAULO**

**Guita GRIN DEBERT\***

Dans un article portant sur la solidarité intergénérationnelle chez les immigrants japonais, Rossini (2005) cite le commentaire d'un touriste de même nationalité, qui comparait les maisons de retraite de la communauté japonaise au Brésil avec celles du Japon :

« Au Brésil, la famille va visiter le vieux dans une maison de repos. Au Japon, la famille ne fait que déposer le vieux à la maison de retraite et ne va le chercher que quand un coup de fil les prévient qu'il vient de mourir ».

Ce commentaire a surpris le chercheur, qui a travaillé sur une des plus anciennes maisons de retraite japonaises de São Paulo –l'*Ikoï no Sono* ou *Jardin du Repos São Francisco*. Une partie importante de ses résidents étant veufs ou célibataires, ils n'avaient pas de famille et en général, leurs enfants, quand ils existaient, habitaient des villes éloignées, au Brésil ou à l'étranger. La plupart des personnes qui y résidaient mentionnaient cet éloignement comme la principale raison de leur séjour dans cet établissement.

Par souci de précision, il convient de dire qu'en 2007, la situation familiale des résidents de l'*Ikoï no Sono* présentait la configuration suivante : 21 % (19 personnes) n'avaient pas de famille ; 26 % (23

---

\* Professeur du Département d'Anthropologie de l'Institut de Philosophie, Sciences et Lettres de l'UNICAMP (Campinas, São Paulo), chercheur au Conseil National du Développement Scientifique et Technologique (CNPq), spécialisée dans le domaine « genre et vieillissement », auteur du livre *A Reinvenção da Velhice/La réinvention de la vieillesse*. São Paulo, EDUSP, 2004.

résidents) avaient encore des parents ; et 53 % (47 individus) avaient un conjoint et/ou des enfants. En ce qui concerne leur situation matrimoniale, la plupart des résidents, (71 %, soit 64 individus) étaient veufs ; 15 % (13 personnes) étaient célibataires ; 8 % (7 résidents), mariés et 6 % (5 individus), séparés<sup>1</sup>.

Sans doute, cette configuration de la population âgée est-elle assez variable, notamment au cours d'une période couvrant deux décennies. Notre intérêt de faire une recherche sur l'*Ikoï no Sono*, dans les années 1990, a été éveillé par un reportage sur cette maison de retraite, publié dans une revue nationale de grande circulation, intitulé « L'art de rendre heureux les petits vieux »<sup>2</sup>. Cherchant à démontrer que les soins que les enfants doivent prodiguer à leurs parents âgés est source universelle d'angoisse, l'article partait du principe que ce problème se compliquait davantage dans les familles d'immigrants :

« Dans ces familles, il n'existe pas seulement l'abîme que crée la différence d'âge. Il y émerge, dans la plupart des cas, des difficultés de communication. Dans leur lutte pour la survie dans une terre étrangère, les immigrants n'ont pas eu le temps d'apprendre la langue locale et leurs descendants ne se sont pas donné la peine de maîtriser celle de leurs parents. À part cela, des différences de culture, d'habitudes et de traditions persistent ».

Ce reportage présentait néanmoins l'*Ikoï no Sono* comme un modèle de traitement approprié pour les vieux résidents, car le travail y était valorisé et les vieux se sentaient à la fois utiles et aimés. C'est de là que vient l'intérêt de comprendre le sens de l'expérience de vieillir dans un tel espace, à travers une recherche qui a utilisé des entretiens, des conversations informelles, l'observation des comportements et l'analyse du matériel publié sur et par cette institution. Le travail a encore cherché à comparer la vie dans cet espace avec celle que mènent les résidents de la maison de retraite de la communauté juive, également considérée comme

---

<sup>1</sup> Rapport de la Direction, exercice 2007, Assistance Sociale Don José Gaspar.

<sup>2</sup> *Realidade*, 1/04/1974.

une institution exemplaire en ce qui concerne les soins dispensés aux vieux qui y sont placés.

L'argument central de notre article s'articule autour de l'idée que les organisations appartenant aux communautés immigrantes réussies, comme les Japonais, et qui se préoccupent du destin de leurs vieux –inquiétude matérialisée par la construction d'institutions où les personnes âgées peuvent résider de façon permanente– ont tendance à transformer les relations ethniques en relations familiales de consanguinité. Ceci concourt à expliquer l'impression du touriste japonais sur le fait que, contrairement aux maisons de retraite du Japon, celles qui sont créées par les Japonais au Brésil semblent développer les mêmes rapports intenses de sociabilité entre générations que l'on a trouvé également dans le milieu familial.

Les travaux sur l'immigration japonaise ont montré l'importance des organisations communautaires dans l'explication de l'ascension économique de ces immigrants au Brésil. En mettant l'accent sur le sens attribué au travail volontaire que ces organisations stimulent, cet article a pour objectif, d'un côté, de montrer comment cette "dissolution" –de l'ethnie dans la consanguinité– se construit à partir des associations communautaires et de l'autre, comment les résidents de l'*Ikoï no Sono* vivent cette dissolution, dans un contexte qui tend à mettre en valeur la singularité des expériences individuelles, sans permettre que celle-ci disparaisse dans l'homogénéisation qu'imposent les marqueurs ethniques.

Avant de faire la présentation de l'*Ikoï no Sono* et du sens que ses résidents attribuent à l'expérience vécue dans l'institution, il convient d'ébaucher un bilan rapide de la littérature sur les rapports entre l'ethnicité dans la vieillesse et les aménagements concernant le logement. Ceci dans le dessein de mettre en évidence les dilemmes que soulève la réflexion sur cette question et les pratiques concrètes proposées pour apporter des solutions aux problèmes ainsi identifiés.

### LOGEMENT, VIEILLESSE ET ETHNICITÉ

De rares études traitent des aménagements concernant le logement chez les vieux immigrants. Même aux États-Unis, où les travaux sur les minorités ethniques sont assez nombreux, la préoccupation par rapport à la vieillesse chez les immigrants n'a pas reçu toute l'attention qu'elle méritait. D'une manière générale, les recherches sociologiques mettent l'accent sur « les préférences culturelles », en prenant la précaution de les croiser avec d'autres ressources, notamment les moyens économiques, mais aussi ceux qui relèvent des différents niveaux d'autonomie fonctionnelle dans la vieillesse.

Les aménagements domiciliaires indépendants –vivre seul(e) ou avec son conjoint(e)– sont considérées de loin le mode de logement que préfèrent les Nord-américains, dans la mesure où ils garantissent et signalent à la fois l'autonomie des individus, dans un contexte culturel où la *self reliance* est l'une des valeurs les plus estimées. En comparaison, les immigrants arrivés plus récemment, dont le degré d'acculturation et les ressources économiques sont moindres, ont tendance à préférer vivre et à vivre effectivement dans des domiciles où plusieurs générations se côtoient. Néanmoins, les études en la matière ciblent davantage la caractérisation des groupes ethniques que la question de l'immigration, ces groupes comprenant autant les immigrants eux-mêmes que leurs descendants, nés dans le pays d'accueil étudié. Les travaux, comme ceux de Boyd (1991), sont plus rares ; dans son analyse il considère que les femmes immigrantes au Canada ont davantage tendance, plus que celles nées dans le pays d'accueil, à développer des aménagements du type famille élargie.

Dans une étude qui cherche à rendre compte du type d'aménagements domiciliaires plus courants chez les blancs non-hispaniques, les hispaniques et les asiatiques, Janet M. Wilmoth (2001) montre que les préférences et les alternatives en termes d'aménagements domiciliaires dans la vieillesse sont mieux comprises si, au lieu de chercher à établir une opposition entre natifs et immigrants, on les associe à l'âge des individus à l'époque de leur

arrivée et au temps de séjour dans le pays d'accueil. Les individus ayant immigré à un âge déjà avancé, avec un bas niveau d'instruction et de faibles ressources économiques, ont tendance à préférer cohabiter avec la famille élargie. Pour cette raison, les différences en matière de composition de la population, de pouvoir d'achat, des limitations fonctionnelles et du niveau d'acculturation des individus, ou même le fait que les enfants se disposent à assumer cette tâche ne suffisent pas, à eux seuls, à expliquer la différence dans les aménagements domiciliaires entre immigrants et non immigrants. L'auteure signale que la littérature est assez consensuelle en ce qui concerne le fait de considérer qu'aux États-Unis, les vieux hispaniques et asiatiques tendent, davantage que les blancs non-hispaniques, à vivre avec leurs familles – caractéristique qui leur est attribuée autant en fonction des besoins économiques que de la tradition culturelle. En Amérique du Sud et en Amérique Centrale, ainsi que dans les pays d'Asie et de l'Europe Orientale, les individus marquent une préférence par des aménagements domiciliaires qui abritent plusieurs générations, davantage que dans les pays de l'Europe Occidentale et de l'Amérique du Nord. La prédominance, dans les pays d'Amérique Latine, pour des aménagements permettant à plusieurs générations de cohabiter est attribuée à des croyances et des valeurs en rapport avec la réciprocité dans le cadre familial. Ces valeurs sont sous-jacentes aux normes qui régissent les aménagements domiciliaires considérés adéquats, caractérisés par d'étroites relations de parenté, des interactions fréquentes entre les générations et des relations familiales hiérarchiques qui présupposent des échanges mutuels courants. Les valeurs culturelles créent des obligations normatives par rapport aux autres membres de la famille, les vieux en particulier, augmentant par là même la probabilité d'aménagements domiciliaires du type famille élargie. Les études suggèrent encore que, dans ces pays, la majorité des personnes âgées partagent des logements avec leur famille élargie. La littérature tend encore à indiquer une situation similaire dans les pays asiatiques. Il y a certes des différences entre les pays qui composent ce dernier bloc, mais il y a un consensus dans le sens de démontrer qu'en leur sein, la personne âgée jouit d'un statut élevé. En outre, la célébration du culte des ancêtres, la piété

filiale et l'importance attribuée au premier-né encouragent les jeunes asiatiques à respecter les vieux et à renoncer à leurs intérêts individuels pour mieux répondre à ceux du groupe élargi, notamment la famille, où prédominent d'intenses rapports de réciprocité.

Ces valeurs encouragent les vieux à s'établir avec leurs enfants, notamment avec le fils aîné. Même dans les milieux urbains, où l'influence occidentale se fait sentir davantage, le coût du logement et la rareté de services sociaux offerts par l'État font qu'il existe un nombre assez élevé de domiciles abritant plusieurs générations. Voilà pourquoi ces immigrants arrivent aux États-Unis d'Amérique en ayant déjà développé une préférence culturelle pour des aménagements résidentiels qui rassemblent plus d'une génération.

L'accent mis sur la dimension culturelle n'empêche pas cette littérature d'aborder la question des ressources économiques. En effet, elle montre que, même quand leur état de santé est précaire et leur niveau d'autonomie fonctionnelle assez bas, les personnes âgées les plus nanties ont tendance à vivre seules ou avec leur conjoint(e). Aussi, les gens âgés qui restent mariées présentent une tendance générale à vivre chez eux. Le nombre d'enfants, aussi bien que le sexe des parents et des enfants, sont également des facteurs qui jouent sur ces choix.

En somme, le bilan de la littérature, que Wilmoth a effectué, signale que, malgré toutes les différences, il y a consensus sur le fait qu'on doit s'attendre à ce que les immigrants hispaniques et asiatiques habitent avec leur famille davantage que les blancs américains.

Cette littérature ne couvre néanmoins pas assez les maisons de retraite. Quand la famille est au centre, la maison de retraite est pensée comme une rupture des traditions et des valeurs culturelles, un abandon des êtres humains, un échec des individus et de la famille dans la conduite de leurs vies.

N'empêche, le contraste que le touriste japonais observe entre les maisons de retraite au Japon et les établissements qui reçoivent des Japonais

au Brésil continue à surprendre – puisque dans ce dernier pays, la famille est très présente. Il convient alors de discuter comment les images de la vie en maison de retraite sont produites et comment elles peuvent recevoir un nouveau sens, quand ces institutions sont créées par des communautés d'immigrants bien organisées.

#### LES MAISONS DE RETRAITE ET LES COMMUNAUTÉS DE PERSONNES ÂGÉES

La littérature portant sur les aménagements domiciliaires, la vieillesse et l'immigration consacre peu d'attention au placement des vieux dans des institutions – type d'aménagement domiciliaire considéré approprié aux individus en situation d'extrême dépendance. En général, l'argument que l'on donne pour justifier l'exclusion de la population des recherches des personnes âgées placées en institution est leur fragilité, qui rend plus difficile le fait d'obtenir des données par entretien. Néanmoins, les recherches effectuées en Amérique du Nord sur ces établissements, ou sur les ensembles résidentiels, ou *condominiums*, destinés aux personnes âgées offrent une perception plus positive de l'expérience de ceux qui y vivent. Ces études tendent à dissocier l'idée que le bien-être dans la vieillesse est associé à l'intensité des rapports familiaux ou à la fréquentation intergénérationnelle. Le fait qu'une proportion de plus en plus grande de personnes âgées préfèrent vivre seules ne doit nécessairement pas être perçu comme la conséquence d'un abandon de la part des membres de leur famille. Ceci peut, au contraire, représenter un nouveau type d'arrangement, une nouvelle forme de famille élargie, au sein de laquelle l'échange et l'assistance sont plus intenses (Cohler, 1983). Pour Rosenmayr et Koeckeis (1963), il s'agit d'une « intimité à distance ». Ce nouveau type de rapport, que rendent plus aisés l'augmentation de la mobilité et le perfectionnement des formes de communication à distance dont ont bénéficié les différentes classes sociales, n'impliquerait pas un changement qualitatif dans les relations entre les différentes générations au sein de la famille. En outre, vivre avec leurs enfants ne garantit pas que le respect ou le prestige dus aux personnes âgées y soient préservés, ou même qu'il n'existe pas de mauvais traitements. Les dénonciations de violences

physiques contre des personnes âgées sont assez courantes quand différentes générations cohabitent sous un même toit. Ainsi, la persistance d'unités domestiques à plusieurs générations ne doit pas nécessairement être vue comme l'assurance d'une vieillesse réussie, de même que la cohabitation des différentes générations n'est pas nécessairement une manifestation de rapports plus affectueux entre les gens âgés et leurs enfants (Evandrou et Victor, 1989).

Ces études indiquent encore que, plus que la fréquentation d'un espace hétérogène du point de vue de l'âge chronologique, c'est la ségrégation spatiale des vieux qui permet le développement de leur réseau de relations sociales, l'augmentation du nombre d'activités développées et le bien-être dans la vieillesse. Telle est, en général, la conclusion à laquelle arrivent les études sur les personnes âgées vivant dans des ensembles résidentiels isolés ou dans des *condominiums* fermés qui disposent de services et d'autres facilités ou encore, dans des hôtels ou des *congregate housings*<sup>3</sup>. Les titres des œuvres sur ce sujet –qui recouvrent des recherches quantitatives et qualitatives, dont le protocole inclut autant des entretiens en profondeur que l'observation participante avec des groupes appartenant à différentes catégories socioéconomiques– traduisent bien ce que révèlent les données collectées : *The Unexpected Community : Old People, New Lives ; Retirement Communities ; Networks as Adaptation ; Living Together ; If I live to be 100...*<sup>4</sup>. De nouvelles communautés se créent, divers rôles sociaux que l'on avait auparavant abandonnés sont retrouvés, des réseaux de solidarité, d'échanges et d'affects sont développés de façon plus intense et gratifiante, encourageant l'expérience positive du vieillissement, même pour ceux dont les liens avec les enfants et d'autres membres de la parenté

---

<sup>3</sup> *Congregate housing* ou *congregate houses* sont des grands ensembles de maisons individuelles réservés aux individus âgés jouissant d'une bonne autonomie fonctionnelle, avec partage des services de support.

<sup>4</sup> *La communauté inespérée : personnes âgées, vies nouvelles; Des communautés à la retraite; Les réseaux comme une forme d'adaptation; Vivre ensemble; Si je vis jusqu'à cent ans.*

sont ténus. Les différences de genre sont effacées ou, au cas où elles seraient maintenues, reçoivent d'autres significations. Les relations interethniques deviennent plus harmonieuses, les uns aident les autres de telle façon que chacun puisse garder son indépendance et éviter la mise en institution<sup>5</sup>. Enfin, la ségrégation spatiale des personnes âgées est soutenue comme étant la meilleure solution pour un vieillissement réussi.

Dans son bilan des travaux anthropologiques sur les nouvelles communautés de personnes âgées, Keith (1980) montre, avec raison, que la réflexion sur la vieillesse y est réorientée en deux sens, qu'il convient de mettre en exergue. D'un côté, ces études fournissent des éléments permettant une remise en question de l'idée que les personnes âgées sont les sujets passifs des changements sociaux. Elles soutiennent, au contraire, leur rôle d'acteurs dans ces changements, par la mise en place de nouveaux aménagements sociaux qui répondent aux transformations de la société plus large. D'un autre côté, ces travaux cherchent à comparer les alternatives créées par les personnes âgées avec celles des autres groupes qui ont, eux aussi, tenté de répondre de manière novatrice aux défis que pose l'expérience contemporaine. La création de communautés de personnes âgées obéit aux mêmes mobiles qui orientent la formation des communautés au sein d'autres groupes de différentes tranches d'âge, telle la menace extérieure, l'homogénéité ou l'interdépendance. Les identités créées à l'intérieur de ces communautés, aussi bien que chez les autres groupes rassemblés autour de différentes tranches d'âge, sont une forme active de rejet d'un ensemble de valeurs qui finissent par repousser certains secteurs vers les paliers les plus bas de la hiérarchie sociale. Si, dans le cas des personnes âgées, c'est l'âge chronologique qui établit le lien entre les résidents, il perd de son importance dans la définition du statut de la personne âgée, au sein de l'expérience communautaire. Les identités antérieures y sont recyclées, une nouvelle communauté y voit le jour. Ces études attirent encore l'attention sur le fait que la famille n'est pas le monde social total qui convient, après l'enfance, ni aux personnes âgées ni à

---

<sup>5</sup> Debert (2004) fournit un recensement plus détaillé de ces études.

n'importe quel autre groupe. Ainsi, les nouvelles formes de sociabilité dans la vieillesse ne devraient pas être pensées dans une logique de remplacement des rapports familiaux, mais comme des sphères distinctes de relations.

Le travail de Jacobs (1975) constitue une exception par rapport à l'image positive de la ségrégation spatiale des personnes âgées que donnent les recherches sociologiques et anthropologiques. Son travail ethnographique les montre comme apathiques, passives et solitaires. Son étude sur un ensemble résidentiel ethniquement différencié attire l'attention sur les animosités entre les noirs et les blancs et sur le malaise des résidents en bonne santé vis-à-vis des malades ou de ceux qui présentent des limitations physiques.

Le livre de João Biehl (2004) porte à son comble cette image d'abandon et de souffrance. Cette ethnographie de la maison de retraite *Vita* à Porto Alegre, ville du sud du Brésil, sert d'exemple pour la prolifération de zones d'abandon social dans les espaces urbains contemporains. En son sein, des individus, tenus pour vieux ou malades mentaux, ne font plus qu'attendre la mort. En reconstruisant l'histoire d'une femme tenue pour folle, Biehl retrace le réseau complexe qui inclut la famille, la médecine, l'État et l'économie, où l'abandon et la pathologie marquent le destin des personnes pauvres considérées comme improductives et/ou privées de santé mentale.

D'autres travaux –comme celui de Moraes (1977)– présentent l'expérience en maison de retraite comme un des exemples les plus dramatiques du dénuement humain. Le titre même de cette ethnographie d'une maison de retraite à Brasilia –*Salle d'attente*– illustre le drame de ses résidents. En outre, le travail ethnographique met en évidence la revendication de compréhension et le droit au plaisir de la part de ces individus voués à attendre la mort –ce qui démontre le caractère potentiellement inépuisable de la vie.

Tant les maisons de retraite de la communauté japonaise que celle de la communauté juive à São Paulo offrent un contraste flagrant avec les

institutions qui accueillent la population pauvre, qu'elles soient publiques ou dirigées par des organisations non gouvernementales.

Des recherches quantitatives montrent qu'au Brésil, placer les personnes âgées dans des maisons de retraite n'est pas une pratique courante. Une étude réalisée par l'IPEA (Camarano et al., 2008) comptabilise à peine 103 mille personnes âgées vivant dans des domiciles collectifs (maisons de retraite, hôpitaux, prisons et hôtels), ce qui ne représente approximativement que 0,8 % de la population âgée au niveau national. La disponibilité et le coût relativement bas des employés domestiques sont, à coup sûr, des éléments qui aident à expliquer pourquoi les institutions de long séjour ne constituent une option de logement que pour les personnes âgées très pauvres –ou alors, au contraire, très riches, étant donné les coûts du placement dans les institutions dont les services sont de meilleure qualité.

De toutes façons, et malgré la différence des services offerts dans les institutions réservées soit aux riches, soit aux pauvres, c'est toujours de ses enfants et de ses parents que l'on continue à attendre de l'aide dans la vieillesse<sup>6</sup>. Le placement en maison de retraite est encore vu, dans tous les cas, comme un échec personnel ou une faille dans les relations familiales.

#### **L'IKOI NO SONO, LA COMMUNAUTÉ ET LA FAMILLE**

« Nous sommes comme une grande famille », avait l'habitude de dire Madame Margarida Watanabe, fondatrice du *Ikoï no Sono* ou *Jardin du Repos São Francisco*, pour caractériser l'institution qu'elle avait créée en 1958<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> En comparant différentes générations de personnes âgées en Angleterre, Haraven (1986 et 1999) montre que, différemment de celles qui l'ont précédée, la génération actuelle tend à attendre les soins dans la vieillesse plutôt de la part d'autres institutions que de la famille.

<sup>7</sup> Dans les récits sur la fondation de cet établissement, la figure centrale est Margarida Watanabe, une jeune fille de 11 ans, née et élevée dans le sud du Japon qui, en 1912,

Ce ne serait pas trop exagérer que de dire que les Japonais sont des exemples flagrants d'une immigration réussie au Brésil : en moins de trois générations, ils sont passés de travailleurs agricoles à docteurs<sup>8</sup>. Malgré les différences socioéconomiques qui existent au sein de la communauté, le nombre d'individus exerçant une profession libérale dépasse leur représentation du point de vue démographique. Les études ou essais qui décrivent l'ascension de ces immigrants et de leurs enfants dans la société brésilienne utilisent des éléments tels que leurs carrières politiques, les postes qu'ils ont occupés au sein du pouvoir exécutif ou leur représentation dans la grande industrie, le commerce et le système financier. La communauté joue également un rôle actif dans la mise sur pied d'organisations tournées vers la sociabilité entre les immigrants et leurs descendants et vers la réalisation d'activités éducatives chez les jeunes, où la mise en valeur de la dimension ethnique devient centrale et s'allie au travail de promotion sociale des membres les plus démunis. Ces organisations communautaires dirigent des institutions de long séjour pour personnes âgées, dans les endroits où il y a une plus forte concentration des immigrants de cette nationalité.

Le souci qui a conduit à la création de l'*Ikoï no Sono*, réitéré par ses administrateurs, était, de la bouche même d'un de ses fonctionnaires, de « montrer aux petits vieux qu'ils sont aimés ». On ne peut pas prétendre à changer les habitudes d'un individu dans la vieillesse. La fondation de cette maison de retraite se justifie ainsi par le fait d'assurer que les personnes âgées puissent continuer à manger la même nourriture à laquelle elles étaient habituées ; à parler leur propre langue, tout en étant parfaitement comprises, et enfin, à maintenir la sociabilité avec des personnes aux coutumes identiques, dans un paysage familial.

---

immigre toute seule vers le Brésil, avec l'intention de travailler pour payer les dettes de son père, qui avait fait faillite. Pendant qu'elle travaillait et envoyait ses économies au pays natal, elle a appris à venir en aide aux nécessiteux et à propager le catholicisme chez les *nikkeis*.

<sup>8</sup> Sur ce thème, voir Sakurai (2008a, 2008b) et Schpun (2008).

Cette maison de retraite est localisée à Guarulhos, sur une surface rurale totale de 252.503 m<sup>2</sup> –dont la surface construite atteint 5.785 m<sup>2</sup>– entourée d'arbres et au bord d'un lac. Un jardin oriental, où de petits ponts enjambent un ruisseau, en est un des points les plus attrayants parce que, comme l'a remarqué un visiteur, « il crée la sensation que nous sommes dans une partie du Japon ».

Maintenue par l'Assistance Sociale Dom José Gaspar<sup>9</sup> –qui, en 2007, comptait 1.562 associés– l'*Ikoï no Sono* est administré par une direction élue pour une période de deux ans dont les mandats ne sont pas rémunérés. Son programme de travail est élaboré par la coordination générale, apprécié par la direction, approuvé par l'Assemblée générale des associés et soumis à la supervision de l'Infirmier<sup>10</sup>.

Le personnel compte des fonctionnaires et des cadres spécialisés – médecin, physiothérapeute, thérapeute occupationnel, assistante sociale, psychologue, nutritionniste, infirmières. La plupart d'entre eux sont des descendants de Japonais et ont une maîtrise plus ou moins grande de la langue, suffisante néanmoins pour qu'ils puissent communiquer avec les résidents.

Au moment de l'enquête, la moyenne d'âge des 89 résidents était de 86 ans. Ils étaient 61 femmes et 28 hommes. Soixante-douze avaient la nationalité japonaise, seuls 17 étaient nés au Brésil<sup>11</sup>. Une partie d'entre eux payait la valeur intégrale de la mensualité, définie selon leur degré de dépendance ; d'autres contribuaient en partie grâce à l'équivalent du

---

<sup>9</sup> L'Assistance Sociale Don José Gaspar a débuté ses activités en 1948 sous le nom de Commission Catholique Japonaise de São Paulo. Elle est une entité sans buts lucratifs, destinée, selon ses statuts, « à prêter assistance sociale, morale et matérielle aux personnes dans le besoin, sans distinction de croyance, race ou nationalité ».

<sup>10</sup> [0]C'est Sœur Kumoda qui occupe la position la plus importante dans la direction des activités quotidiennes. Née dans une famille bouddhiste au Japon, elle s'est convertie au christianisme à 20 ans, quand elle a été baptisée. Elle est ensuite entrée à l'association *Caritas Internationalis*, de sœurs catholiques, et a immigré au Brésil en 1935.

<sup>11</sup> Cf. Rapport de la Direction de l'Assistance Sociale Don José Gaspar, exercice 2007.

minimum vieillesse<sup>12</sup> et une fraction encore plus réduite bénéficiait d'une gratuité totale.

Selon le rapport de l'institution, le programme élaboré par les résidents comprenait l'entretien du jardin, la production d'aliments, la réalisation de travaux manuels, l'artisanat, l'exercice physique et des activités de récréation, la spiritualité et la commémoration de certaines fêtes.

La maison de retraite comporte deux ailes principales : l'une, avec 54 chambres individuelles, est réservée aux personnes âgées indépendantes et semi dépendantes ; l'autre est exclusive des personnes dépendantes, avec 56 individus résidant dans des chambres collectives.

Devant la demande croissante pour le placement en internat, la Direction a lancé des campagnes dirigées vers la communauté japonaise en quête de ressources pour élargir ses installations. Le personnel technique de l'institution présente des raisons sociologiques pour justifier une telle demande, chaque fois plus intense. Selon eux, dans les sociétés modernes, des changements structureaux ont modifié la situation des vieux, notamment l'urbanisation, la famille nucléaire et l'entrée des femmes sur le marché du travail, qui les empêche de continuer à se consacrer effectivement aux vieux dans le cadre familial. Les professionnels de la maison de retraite font encore ressortir d'autres éléments, spécifiques aux immigrants âgés, comme leur situation précaire au moment de quitter leur pays d'origine, en raison de crises économiques et politiques et leur situation d'extrême pauvreté quand ils sont arrivés dans le Nouveau Monde, sans aucune préparation préalable. Ils ont, malgré tout, traversé un processus de mobilité sociale ascendante assez rapide, si on les compare aux autres

---

<sup>12</sup> Toute personne âgée ou malade a le droit de recevoir de l'État brésilien, pour subvenir à ses besoins, un Revenu Mensuel à Vie, en l'occurrence du montant d'un salaire minimum, pourvu qu'elle n'ait pas d'autre source de revenu et que sa famille ne possède pas de ressources. Ce bénéfice, issu de la Loi n° 6.179/74, a été confirmé par la Loi Organique de la Sécurité Sociale, Loi n° 8742/93.

groupes d'immigrants. Ils ont, de manière générale, réussi assez bien l'effort pour que leurs enfants puissent faire des études et entreprendre des carrières libérales. Cette réussite a signifié, néanmoins, en contrepartie, un profond éloignement culturel entre la génération des immigrants et celle de leurs enfants et petits-enfants –distance qui a impliqué un changement radical de valeurs, y compris la perte de la langue commune qui pouvait assurer la communication entre grands-parents et petits-enfants.

Le travail technique mis en œuvre par les professionnels dans différents domaines de spécialisation est certainement l'une des raisons qui expliquent la réussite de la maison de retraite en tant qu'initiative exemplaire dans les soins fournis aux personnes âgées en institution. De même, des conventions passées avec des hôpitaux et des cliniques assurent les soins les plus pointus nécessaires à la santé des résidents âgés. L'*Ikoï no Sono* est ainsi considéré comme un modèle d'institution pour personnes âgées. Pour cette raison – qui s'associe à l'intérêt grandissant pour la gérontologie et la gériatrie au Brésil– l'institution prête souvent ses espaces pour la réalisation de cours, stages et visites des professionnels intéressés dans ce domaine de spécialisation.

C'est néanmoins le travail volontaire réalisé par des Japonais ou leurs descendants, –fait en parallèle avec le travail technique entrepris par des professionnels engagés sous contrat– qui rompt l'éloignement entre les générations et crée la sensation que les liens ethniques ressemblent aux liens familiaux. On affirme ainsi le droit des vieux, tenu pour naturel, non seulement à vivre dans un espace où la langue maternelle et les valeurs culturelles sont partagées, mais aussi à maintenir leur proximité avec les membres de la famille qu'ils chérissent.

Il conviendrait encore de montrer comment les tâches réalisées par les volontaires sont présentées, de façon à contribuer à la structuration de cette grande famille. Dans le Rapport annuel de 2007 du *Jardin du Repos São Francisco*, ces activités bénévoles sont partagées entre l'appui aux divers programmes et événements et les tâches quotidiennes.

Le premier groupe d'activités comprend tant des individus que des groupes religieux, artistiques, professionnels et récréatifs. Il compte aussi avec la participation d'entrepreneurs, comme par exemple le réseau de salons de coiffure Soho –fondé par un Japonais, qui compte 26 salons et deux académies de perfectionnement pour coiffeurs professionnels– dont les employés coupent gratuitement, une fois par mois, les cheveux des résidents âgés. En 2007, un groupe de volontaires en musicothérapie a réalisé des activités musicales hebdomadaires avec les résidents. Aussi, une fois par mois, l'*Ikoï Kissa* leur prépare des repas spéciaux, avec des plats typiques de la cuisine japonaise. D'autres volontaires se chargent des cours de céramique, de *Shodo* (calligraphie japonaise), de jardinage, de travaux manuels, de photographie et d'effets sonores. Les volontaires organisent également la célébration des anniversaires des résidents et d'autres fêtes spéciales, comme celles du mois de juin, le jour de Noël, le 1<sup>er</sup> de l'an, *Hina Matsuri* (fête destinée aux filles) et *Tango no Sekku* (fête destinée aux garçons). De même, les volontaires se mobilisent pour la préparation du Bazar de bienfaisance, ouvert à la communauté locale pour la vente de vêtements et d'autres objets qui ont été donnés. L'invitation au 34<sup>e</sup> Bazar de bienfaisance, réalisé à l'*Ikoï no Sono* en 2008, faisait état de l'appui d'entreprises et de fondations d'origine japonaise, comme *Toyota*, *Aji-no-moto*, *Honda Yasuda*, *Kunito Miyasaka*, *Miyafarma*, *Ikesaki*, mais aussi d'autres qui n'avaient pas forcément un caractère ethnique, comme la Banque *Real*. La collecte de fonds pour le maintien et l'agrandissement des établissements réservés aux personnes âgées est l'une des activités régulières des bénévoles de la communauté.

Les dépendances spacieuses et très soignées du *Jardin du Repos São Francisco* permettent la réalisation d'une série d'autres événements, tels des festivals de musique, des bals, des expositions, des pièces de théâtre et d'autres activités qui mobilisent différents groupes générationnels, dont les marqueurs ethniques sont mis en valeur, notamment pour ce qui a trait à la nourriture et à la musique.

Ce sont néanmoins les tâches quotidiennes qui mettent en évidence le rôle des activités qui créent du lien entre les membres dépendants et

indépendants de la « grande famille » qu'est la maison de retraite. De nombreux volontaires se proposent pour emmener en promenade les vieux qui sont en fauteuils roulant, à l'aire libre ou dans les dépendances internes. Ils organisent, en outre, des activités physiques, musicales et spirituelles ; ils réparent et confectionnent des vêtements pour les résidents, leur préparent des plats typiques de la cuisine japonaise et entretiennent avec eux des conversations informelles –mettant ainsi en œuvre des actions propres à la sphère familiale. Les plus jeunes s'occupent des plus âgés et des plus dépendants. Sans doute, certains résidents reçoivent périodiquement la visite de leurs enfants ou d'autres parents, mais ce qui attire l'attention et distingue les maisons de retraite des communautés ethniques bien organisées est l'intense sociabilité intergénérationnelle –présente autant chez les Japonais que dans l'établissement judaïque– et absente des autres établissements, même de ceux réservés aux secteurs les plus nantis de la population brésilienne.

L'intérêt des groupes de Japonais, ou de leurs descendants brésiliens, en matière de connaissance et de développement de la culture et des traditions ancestrales a redoublé dans le contexte brésilien, car le fait d'être Japonais y a acquis une respectabilité nouvelle. Comme le montre Sakurai (2008, p.10-11), « au début du XX<sup>e</sup> siècle, être Japonais était synonyme de *Madame Butterfly* ou de *samurai*. À partir des années 1970, être Japonais signifie être porteur de la technologie de pointe des films et des dessins véhiculés par la télévision, ce qui rend de plus en plus familière l'image des Japonais aux yeux de la société nationale ». La célébration des identités ethniques, propre au monde contemporain, semble attribuer de nouvelles significations aux personnes âgées de la maison de retraite : ils cessent d'être seulement des gens qui reçoivent la solidarité qu'on doit fournir aux plus fragiles et aux plus démunis, ils deviennent aussi les détenteurs d'un passé et d'une culture que les jeunes veulent avidement récupérer. Ces nouvelles significations apportent un intérêt inédit au travail volontaire dans les établissements des communautés ethniques, dont la culture et les traditions subissent un processus de revalorisation.

Le modèle de l'institution totale tel qu'il est défini par Goffman (1961) ou l'image des « vrais déserts de solitude » rappelée par Elias (2001) dans son livre sur les vieux et les moribonds ont été fréquemment associés aux institutions réservées aux personnes âgées. Le travail bénévole contribue à défaire de telles images. En récréant des relations familiales, ce travail se fonde sur la famille idéalisée, mue exclusivement par l'amour, par la solidarité et par les soins, où il n'y a pas de place pour les différends. On façonne ainsi « la grande famille », comme l'évoquait Margarida Watanabe pour caractériser l'institution, et on fixe l'image d'un contact intense entre ses membres –celle-là même qui a tellement impressionné le touriste japonais.

#### LA VIE EN MAISON DE RETRAITE

##### SINGULARITÉ DES EXPÉRIENCES, QUERELLES ET LIENS D'AMITIÉ

Il ne faut pas rester longtemps dans la maison de retraite pour s'apercevoir que l'image de la salle d'attente –que Moraes a utilisé pour décrire ce genre d'institution– ne rend pas totalement compte de la vie quotidienne des résidents de l'*Ikoï no Sono*. De même, nous sommes très éloignés de l'expérience d'une minorité aguerrie, fière de son passé historique et de son héritage culturel, jouissant de relations intenses et chargées d'affects avec ceux qui ont partagé avec eux la même expérience d'immigration pour le Brésil.

Nous savons que, quoique la plupart des résidents partagent la condition d'immigrant, les carrières parcourues avant ou après l'arrivée au Brésil ne sont pas similaires. Néanmoins, ce sont les disputes et les conflits entre les résidents eux-mêmes et entre eux et le personnel technique employé par l'institution, qui risquent de jeter le trouble dans le quotidien de la maison de retraite japonaise –de même que dans l'institution de la communauté juive et dans les autres établissements étudiés dans le cadre de cette recherche. Les résidents eux-mêmes, ainsi que les professionnels qui y

travaillent, perçoivent ces différends comme la principale source de problème de la vie institutionnelle<sup>13</sup>.

« Il est difficile d'avoir des amis sincères avec qui je peux parler de mes sentiments intimes. Je ne dépasse jamais le stade du bonjour, bonsoir. [...] Elles [les personnes qui résident dans l'institution] sont toutes assez solitaires, assez individualistes. Il est très difficile de bavarder, de tirer deux minutes de conversation avec elles ».

« Des amis, de vrais amis ici, nous... [secoue la tête avec un air de réprobation] Non, nous n'en avons pas ici... Mais tout le monde est gentil, il suffit de savoir les prendre ».

« Ici le niveau d'éducation est très hétérogène. J'aime bien M. Yano, si ce n'était pour lui, je ne supporterais pas la maison de retraite ».

« C'est très difficile d'avoir des relations avec tout le monde, il y a tous types de gens [...] Pour se réveiller, manger, dormir, avec eux tous... il n'y a pas besoin de cultiver des relations individuelles [...] Ici, on ne peut pas avoir des rapports avec n'importe qui ».

Ces extraits d'entretien révèlent bien l'insatisfaction née des disputes et le besoin de bien marquer les différences de niveau culturel et moral entre les résidents de la maison de retraite japonaise. Les hommes résidant dans l'établissement juif ont exprimé leurs sentiments en termes assez similaires, malgré les différences que la littérature sur l'immigration établit entre ces deux communautés. Les facteurs mis en relief dans les études sur ce sujet ont trait au contexte d'origine –l'Europe Orientale et l'Asie– ou aux formes d'insertion dans le contexte brésilien –la vie urbaine, par opposition aux difficultés de la vie rurale, en passant par la diversité de religion et par le mode selon lequel l'immigration a été traitée.

Ces entretiens ont été réalisés dans les chambres des résidents ou dans des espaces à l'intérieur de l'institution où l'on pouvait bavarder

---

<sup>13</sup> La recherche a également réalisé une collecte de données dans huit institutions de l'état de São Paulo, de façon à contempler différentes organisations non gouvernementales tournées vers des publics distincts en fonction de leur origine sociale, identité ethnique et religion.

individuellement et tranquillement. Le guide d'entretien se fondait sur la vie dans la maison de retraite (activités préférées, rapports d'amitié, avantages et désavantages d'être en institution), sur des activités externes à l'établissement et sur les relations avec les membres de la famille et les amis en dehors de l'institution. Ces thèmes étaient toujours précédés par une question en rapport avec l'histoire de vie de la personne interviewée, l'accent étant mis sur les raisons et les spécificités de l'expérience migratoire<sup>14</sup>.

Avant le début de la recherche, plusieurs critères de sélection des interviewés ont été pensés, d'autres ont été suggérés par le personnel technique ou par les résidents eux-mêmes : l'âge, le statut socio-économique, le pays d'origine, le niveau d'indépendance fonctionnelle, l'état civil, les rapports avec les membres de la famille. Avant d'inclure tel ou tel d'entre eux, nous avons observé les comportements dans l'institution. Comme il arrive souvent au cours du travail anthropologique, tout au long de l'observation, ce sont les sujets observés eux-mêmes qui m'ont choisie pour entendre leurs histoires et les suivre dans leurs activités quotidiennes. Néanmoins, les femmes se sont laissées approcher plus facilement que les hommes, les entretiens avec elles étaient beaucoup plus riches en détails. Les entretiens avec les hommes ne devenaient plus riches que lorsqu'on abordait des thèmes et des questions historiques ou qui avaient trait au passé familial ; mais l'expérience concernant la maison de retraite à proprement parler était traitée de manière télégraphique.

« Je ne fais qu'attendre la mort, ceux qui sont ici n'ont pas de plans pour le futur. [...] Je n'ai rien à dire. Ceux qui sont à la maison de retraite n'ont rien qui vaille... ».

Aucun des interviewés dans la maison de retraite japonaise n'a soulevé l'hypothèse de la quitter. La totalité des hommes interrogés présentait la

---

<sup>14</sup> Les entretiens à la maison de retraite ont été réalisés par une femme-chercheur qui maîtrisait le japonais. Ils ont été enregistrés et la transcription a compté avec l'aide de sa mère, née au Japon.

possibilité de travailler comme un des avantages liés au fait de rester à la maison de retraite.

« Une fois l'an, je vais chez mes enfants, mais je pense tout de suite à revenir. Ici je travaille, je bouge. Chez les enfants, je ne fais que manger, je grossis beaucoup et je n'ai rien à faire ! »

« Tant que je peux me mouvoir, je vais travailler. Pour l'instant, je fais un peu de tout ».

« Je suis toujours en train de bouger... j'aide au nettoyage du vivier de poissons. Si je reste sans rien faire, je deviens malade ».

Le travail réalisé avait toujours le sens d'une activité utile et amène, en contraste avec le travail forcé<sup>15</sup>. Ce ne serait pas forcer le trait que de dire que le travail tend à se transformer en un symbole de masculinité, qui résiste à la façon dont sont traitées la réflexion sur la vieillesse et les pratiques au sein de la maison de retraite. Le sens que lui attribuent les résidents va à l'encontre des tendances préconisées par les études sur la vieillesse et par les activités proposées par les professionnels et les autres personnes intéressées par l'amélioration de la vie des personnes âgées, qui tendent à attribuer une moindre importance à la différence entre les sexes – vécue de manière si essentielle pendant les autres étapes de la vie.

La valorisation du travail chez les Japonais contraste avec le sens que lui attribuent les hommes de l'établissement judaïque<sup>16</sup>. Les femmes qui travaillent dans les ateliers de cette dernière maison de retraite

---

<sup>15</sup> Seulement un des interviewés, de 73 ans, qui à l'époque de l'entretien vivait à la maison de retraite depuis treize ans, n'a pas fait mention des travaux qu'il réalisait dans le quotidien. Ce résident a présenté un tableau dramatique de sa vie dans l'établissement. Il a raconté qu'il était alcoolique, mais qu'il ne pouvait pas boire à l'intérieur de la maison de retraite. Son expérience quotidienne était empreinte de tristesse et dégoût.

<sup>16</sup> À l'*Ikoi no Sono*, les résidents réalisent des activités qui ont trait au maintien des équipements de l'établissement, tels le jardinage, le nettoyage, les réparations. Dans l'institution israéliite, toutes ces tâches étaient réalisées par des fonctionnaires spécialement embauchés. Sur le travail et l'administration des maisons de retraite par les résidents eux-mêmes, voir Cohen (1998).

reconnaissaient, elles, avec fierté et satisfaction, la valeur de leur travail. Les hommes, même ceux qui travaillaient dans les ateliers, se hâtaient de dire que ce qu'ils y faisaient n'était pas vraiment du travail. Pour quelques-uns, ces activités ne sont qu'un leurre, pour d'autres, une thérapie. La tendance générale, dans ce cas est, au contraire, la féminisation du travail réalisé à la maison de retraite ou son identification avec l'artisanat ou une activité ludique, radicalement distincte du travail qui caractérise la vie adulte masculine en dehors de l'établissement. Comme le disait M. Moïses avec un certain mépris, quand on lui a demandé s'il aimait « *travailler dans les ateliers* » :

« Je fais passer le temps. Ce n'est pas du travail, le travail, c'est autre chose, moi, j'étais tailleur... ».

Aucune des femmes interviewées à la maison de retraite japonaise n'a considéré la possibilité de réaliser un travail comme l'un des avantages liés à la vie dans l'institution. Occupées tout au long de la journée à des tâches diverses de nettoyage, couture, réparations et confection de vêtements, ces activités ne leur semblaient pas mériter un quelconque relief. Pour elles, les avantages de la maison de retraite étaient associés à l'alimentation abondante et à la tranquillité, comme on peut le voir dans les extraits d'entretien qui suivent :

« Je me plais bien ici. Je passe la journée tranquille, en sécurité, sans penser à rien ».

« Ils sont tous très gentils ici. Je ne me dispute avec personne. [...] J'ai pitié des gens qui se querellent ici. Il n'y a pas de raison pour se disputer ».

« De nos jours, la vieillesse est plus confortable, meilleure... ici [à la maison de retraite], c'est excellent, cela ressemble à un collège... Je remercie Dieu. Au Brésil, tout est bon, il y a de l'abondance. Auparavant, à 65 ans [les gens] semblaient beaucoup plus âgés. Maintenant nous sommes plus forts à cause de l'alimentation, qui est très variée, les anciens mangeaient toujours la même chose ».

Les différences de perception entre les hommes et femmes n'empêchent pas les résidents d'envisager les disputes —de même que les

fonctionnaires et les professionnels qui y sont embauchés— comme la plus grande difficulté de la vie ou du travail à l'intérieur de l'institution. Des suspicions infondées de vols, des accusations diffamatoires ayant trait à la famille de tel ou tel résident, des commentaires sur le comportement sexuel et des ragots sur les rapports amoureux des gens âgés constituent des motifs d'explosion de violence verbale qui dérangent les repas, rompent le silence des prières et la concentration pendant le travail. Ces éclats doivent être contrôlés par les fonctionnaires de manière à ne pas dégénérer en agressions physiques. Tel ou tel résident peut, sans doute, évoquer des carences de la vie en maison de retraite, comme, par exemple, la négligence d'un certain fonctionnaire ou la mauvaise qualité de la nourriture. Mais ils sont unanimes à affirmer que le mal de la vie institutionnelle, ce sont les autres résidents, les personnes immatures, ignorantes, mal élevées, grossières ou agressives. Différends et ragots veulent signifier que c'est la présence des autres vieux qui rend la vie en maison de retraite si décevante. Comme l'a dit une des résidentes, « le grand problème de la maison de retraite, c'est qu'il n'y a que des gens âgés ».

Autant les hommes que les femmes tendent à dire que rentrer dans cette maison de retraite était vraiment un privilège, conquis à l'aide d'un parent ou d'une connaissance, parce qu'ils n'avaient plus les conditions de prendre soin de leur santé tout seuls. Ils savent tous que le fait d'être Japonais ou descendants de Japonais a contribué à ce qu'ils puissent décrocher un tel privilège. C'est cette identité imposée à la fois par l'ethnie et par l'âge chronologique que chacun d'entre eux cherche à briser à sa manière, en opposant la masse des autres résidents à ceux, en nombre réduit, avec lesquels il convient de tisser des liens. Cette catégorie comprend les amis, ceux avec lesquels on aime bavarder, ceux qui sont des travailleurs ou qui ont une croyance religieuse, ceux qui savent être reconnaissants pour les soins reçus ou encore ceux qui reconnaissent le privilège de vivre dans cette maison de retraite.

À son tour, le personnel technique et administratif perçoit les conflits et les querelles comme une dysfonction qui doit être réglée<sup>17</sup>. Dans ce sens, deux orientations, distinctes mais complémentaires, ont été pensées dans le traitement de la vieillesse dans les maisons de retraite. Considérées comme novatrices, elles se fondent sur la perception des avantages du vieillissement et sur l'idée que la solitude est le drame essentiel des personnes âgées, qui acquiert une signification très spéciale chez les vieux immigrants.

La première orientation vise à donner de la dignité à la vieillesse, en transformant le vieux en l'historien légitime et indispensable du passé. Le vieux est le dépositaire d'une expérience et d'un savoir unique et exclusif, apportés par les années qu'il a vécues. La mémoire est un bien précieux qui, à l'instar de l'histoire, doit être transmis aux générations plus jeunes. Par principe, en tant que porteur de cette mémoire, chaque personne âgée doit récupérer sa propre respectabilité et en témoigner à la fois devant les plus jeunes et devant ceux qui appartiennent à la même tranche d'âge. Cette perception du vieil immigrant comme porteur d'une histoire, de coutumes et de traditions qui doivent être récupérées est, sans doute, l'une des raisons qui mobilise l'intérêt des volontaires de différentes tranches d'âge, notamment ceux engagés dans les tâches quotidiennes, où les soins s'accompagnent toujours de bavardages informels avec les résidents.

La deuxième orientation, centrée sur l'abandon et la solitude, trouve dans l'utilisation des techniques psychologiques un moyen novateur pour développer la solidarité entre les personnes âgées –leur « adaptation mutuelle », pour utiliser l'expression du rapport d'activités de 2007, que nous avons déjà mentionné. Ces techniques sont utilisées avec le présupposé que l'âge chronologique apporte une communion de destins –dans le cas général des maisons de retraite qui cherchent à offrir à leurs résidents un traitement plus professionnel– qui s'additionne à la

---

<sup>17</sup> La littérature anthropologique inspirée de Gluckman (1963) sur les ragots et les conflits comme un moyen de communication et un mécanisme d'intégration des groupes est assez importante. Et pourtant, pour les professionnels de la maison de retraite, les querelles et les différends sont un mal qui ronge la sociabilité des résidents. Dans ce sens, ils doivent chercher et mettre en œuvre des mécanismes qui puissent contribuer à empêcher ces manifestations.

communauté apportée par le passé d'immigration, dans le cas des maisons de retraite ethniques que nous avons étudiées.

La première orientation est le retour au passé d'individus sans présent et sans futur et qui, associée à la seconde, les laisse désarmés dans leur lutte acharnée pour maintenir leur dignité et leur auto-estime. C'est cette homogénéité imposée par l'ethnie et par l'âge que les résidents cherchent à briser, quand ils proclament à chaque moment les différences qui les séparent de chacun des autres habitants de la maison de retraite et des vieux en général. Ils réagissent à toute création d'une identité collective positive, en montrant que l'âge chronologique n'est pas nécessairement synonyme de sagesse ou d'expérience, de même que le fait d'être immigrant n'uniformise pas tous les destins ni n'est, à lui tout seul, la caution du respect qu'on leur doit. Ils déclarent par là même que les vieux Japonais peuvent également être tyranniques, assommants et indiscrets, puisque l'avancement de l'âge chronologique n'assure pas un comportement convenable, car « *moi et mes amis sommes radicalement différents des autres résidents* ». En manifestant à travers des querelles et des insinuations leur intolérance par rapport aux autres, chacun se protège des tentatives de constitution d'une égalité fondamentale. Ainsi, ils ne ressemblent pas à ceux qu'ils considèrent ridicules, faibles et surtout, des laissés-pour-compte. Contre qui d'autre auraient-ils pu diriger leur colère et leur ressentiment, puisque la culture, la société et leurs propres enfants sont hors d'atteintes ?

Les techniques empruntées à la psychologie qui ont tant enthousiasmé les professionnels des maisons de retraite, comme une façon de promouvoir la grande famille tant désirée qu'on prétend instituer, se montrent assez inefficaces pour désamorcer les conflits qui rendent si décevante la vie à l'intérieur de ces établissements.

En simplifiant excessivement, pour souligner le contraste, on peut dire que la base du travail psychologique proposé se fonde sur les principes suivants :

- Tous les individus méritent compréhension et doivent être respectés ;
- La psychothérapie peut induire d'importants changements dans le comportement des individus ;

- Le dévoilement des chagrins, des ressentiments et des frustrations peut apporter un bénéfice psychologique, au fur et à mesure que ces sentiments sont compris ;
- La compréhension des émotions négatives rend l'individu plus tolérant vis-à-vis des autres.

Néanmoins, les résidents semblent avoir des conceptions radicalement distinctes sur chacun de ces points :

- Toutes les personnes ne méritent pas d'être comprises ;
- À partir d'un certain âge, les gens ne peuvent plus changer, nous sommes tous trop vieux pour cela ;
- Mes chagrins m'appartiennent, les révéler signifie perdre le contrôle de mes émotions et devient un indicateur de sénilité ;
- Je suis trop vieux pour tolérer l'insolence et ne suis obligé à tolérer personne ;
- Rien ne garantit qu'une fois éventés, mes sentiments seront gardés en secret à l'intérieur de la maison de retraite.

« Asile » –mot sous lequel sont connues les maisons de retraite au Brésil– est un terme souvent chargé de stéréotypes négatifs. On préfère utiliser des expressions telles que *Foyer des petits vieux*, *Jardin* ou *Maison de repos*, qui en estompent l'étiquetage discriminatoire. Préparer les vieux à un vieillissement adéquat en institution revient à leur offrir l'espace pour le développement d'une intimité pleine, dans une tentative de récupérer l'espace domestique perdu. Mais ce ne peut nullement être la négation de la singularité des expériences de chacun.

L'expérience vécue par les résidents cherche ainsi à dissoudre ces liens ethniques et générationnels que la communauté a créés avec autant d'empressement pour substituer les liens de consanguinité. Être à la maison de retraite équivaut à chercher à mettre en valeur des trajectoires individuelles qui ne peuvent être réduite au passé commun lié à l'immigration. Montrer la fragilité des liens d'âge et d'ethnie revient alors à mettre en exergue l'importance des décisions individuelles même dans la vieillesse ou dans des états qui frôlent la limite du dénuement humain. C'est la capacité de choix de chaque individu qui est en question dans la valorisation des liens d'amitié qu'en font les résidents.

La violence des querelles, l'agressivité incontrôlée, semblent être ainsi une réaction aux tentatives d'imposer l'homogénéité que présupposent les catégories qui naturalisent la réalité, tel le genre, la parenté ou l'ethnicité. Elles sont par là même des formes actives de démontrer que les vieux ont aussi un droit potentiellement inexhaustible à la vie et aux choix qui lui sont inhérents.

(Traduit du brésilien par Angela Xavier de Brito)

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BIEHL, J. (2004) : *Vita Libé in a Zone of Social Abandonment*. California, University of California Press.
- BOYD, M. (1991) : « Immigration and living arrangements. Elderly women in Canada », *International Migration Review*, 25, p. 4-27.
- CAMARANO, A. A. (2008) : *Características das instituições de longa permanência para idosos*. Brasília, IPEA.
- COHEN, L. (1998) : « Não há velhice na Índia : os usos da gerontologia », (in) G. G. Debert [dir.], *Antropologia e Velhice*, Campinas, IFHC, UNICAMP, p. 73-134.
- COHLER, B. J. (1983) : « Autonomy and Interdependence in the Family of Adulthood : A Psychological Perspective », *The Gerontologist*, 23, 1, p. 33-39.
- DEBERT, G. G. (2004) : *A reinvenção da velhice*. São Paulo, EDUSP.
- ELIAS, N. (2001) : *A solidão dos moribundos*. Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editores.
- EVANDROU, M. & Victor, C. R. (1989) : « Differentiation in Later Life. Social Class and Housing Tenure Cleavages », (in) B. BYTHEWAY *et al.* [dirs.], *Becoming and Being Old. Sociological Approach to Later Life*. London, Sage Publications, p. 105-120.
- GLUCKMAN, M. (1963) : « Gossip and scandal », *Current Anthropology*, n° 4, p. 307-316
- GOFFMAN, E. (1961) : *Manicômios, Prisões e Conventos*. São Paulo, Perspectiva.

- HAREVEN, T. (1986) : « Historical Change in the Social Construction of the life course », *Human Development*, n° 29, p. 171-180.
- Idem, (1999) : « Novas imagens do envelhecimento e a construção social do curso da vida », *Cadernos Pagu*, n° 13, p. 11-35.
- JACOBS, J. (1975) : *Older Persons and Retirement Community*. Springfield, Charles C. Thomas
- KEITH, J. (1980) : « The Best is Yet to be. Toward an Anthropology of Age », *Annual Review of Anthropology*, n° 9, p. 339-364.
- MORAES, M. L. G. (1977) : *A Sala de Espera. Um estudo da ideologia do velho asilado*. Master, PPGAS/UnB.
- ROSENMAIR, L. & KOECKEIS, E. (1963) : « Theory of Aging and Family », *International Social Science Journal*, vol. 15, n° 3, p. 410-426.
- ROSSINI, R. E. (2005) : « A memória congelada do imigrante: a solidariedade intergeracional dos japoneses e dos *nikkeis* no Brasil e no Japão atual », *São Paulo em Perspectiva*, vol.19, n° 3, p. 34-43.
- SAKURAI, C. (2008a) : « Introdução », (in) C. SAKURAI & M. P. COELHO [dirs.], *Resistência e integração. 100 anos de imigração japonesa*. Rio de Janeiro, Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística, p. 9-13.
- Idem, (2008b) : « Dos passageiros do Kasato Maru aos aviões da VARIG: quem eram os imigrantes? », (in) C. SAKURAI & M. P. COELHO [dirs.], *Resistência e integração. 100 anos de imigração japonesa*. Rio de Janeiro, Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística, p. 120-135.
- SCHPUN, M. R. (2008) : « Imigração japonesa no Brasil: riquezas de uma presença secular », (in) C. SAKURAI & M. P. COELHO [dirs.], *Resistência e integração. 100 anos de imigração japonesa*. Rio de Janeiro, Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística, p. 136-149.
- WILMOTH, J. M. (2001) : « Living arrangements among older immigrants in the United States », *The Gerontologist*, vol. 41, n° 2, p. 228-238.